

Jean-Euphèle Milcé

L'Alphabet des nuits

Prix Georges-Nicole 2004

Bernard Campiche Éditeur, 2004

Traduction anglaise :

Alphabet of the night

Traduit du français par Christopher Moncrieff

Londres : Pushkin Press, 2007

Prix Georges-Nicole 2004

Présentation de l'œuvre à Nyon, 22 avril 2004,

par Bertil Galland

L'appel aux plumes, dans la revue *Écriture* et divers quotidiens, ou placardé dans les facultés des lettres, a gratifié le jury de soixante manuscrits, signés selon la règle par des prosateurs qui n'ont jamais auparavant publié de livre. Les douze explorateurs du Prix Georges-Nicole, dans leur arpentage d'un champ littéraire inédit et dans leur traque du romancier inconnu, ont procédé, faut-il le rappeler, différemment des autres jurys.

La procédure traditionnelle fait circuler ces liasses par poste : elles font le tour des membres dispersés de cette cour de justice. La plupart des prix littéraires sont pilotés, et parfois manipulés, par un noyau d'initiateurs qui hument au préalable la récolte. Le jury prend le temps de tout lire, en principe, avant la séance décisive. Chacun, autour de la table, s'assied dès lors pour défendre son favori et le choix peu à peu se resserre.

Une méthode différente fut instituée en 1969, quand fut décerné le premier Prix Georges-Nicole. (Il y avait alors cinquante-huit manuscrits contre soixante en 2003. Cette étrange constance du chiffre après un tiers de siècle frappera les spécialistes d'une approche systémique de la littérature.) Ces œuvres, signées d'un nom d'auteur et d'une adresse, furent portées dans un sac à dos vers une lisière des environs de Crêt-Bérard, dans l'arrière-pays lémanique, et leur poids aurait épuisé un Turc. Personne n'avait lu ces textes avant cette rencontre. Ils furent déversés sur une couverture de cheval, à l'ombre d'un hêtre, puis alignés. Chaque lecteur venait y prendre une œuvre virginale et s'éloignait sous son arbre. Les membres du jury étaient cette année-là Nicolas Bouvier, Maurice Chappaz, Jacques Chessex, Jean-Pierre Monnier, Alexandre Voisard. « Mes amis, leur avais-je laissé entendre, vous étiez en mal d'éditeurs ; vous peinez à publier vos livres ; il y a dix ans, on refusait encore de reconnaître en vous les maîtres d'une nouvelle littérature, il n'y avait bons becs que de Paris, et le public vous confinait au rang des auteurs régionaux et confidentiels. Tout cela a changé. Vous vous trouvez en ce pré réunis par vos livres et vos forces vives et maintenant que vous vous êtes acquis un peuple de lecteurs, élargissez vos rangs, prenez conscience du bénéfique pouvoir que vous êtes en mesure d'exercer au service de nouveaux venus au monde de la poésie. Se pourrait-il que la prochaine génération cesse d'être condamnée au désert ? Si on annonce que vous avez déclaré un roman excellent, vous pensez bien que vous aurez dressé un portail prestigieux et amical pour ceux qui vous suivent en leur entrée en lettres. »

En plus des six messieurs, en vérité, ce jour-là, dans le jury, se trouvait une septième personne, qui, à 57 ans, possédait en manuscrits non publiés une œuvre considérable, à quoi les maisons d'édition commençaient seulement à rendre justice. C'était une femme,

et nulle autre que Corinna Bille. Et de sa bouche monta le premier cri. Épanouie, ses yeux bleus presque en larmes de plaisir, elle était étendue dans le sous-bois, absorbée dans les pages de *Pour mourir en février*. Quelques pages d'Anne-Lise Grobéty avaient suffi pour que cette inconnue de La Chaux-de-Fonds, 19 ans, se fît adouber, foi de Corinna, comme « un écrivain de la famille ».

Par ce coup de baguette magique, cette nouvelle romancière fut saluée en sœur et en égale, tout comme fut reconnu en frère et en compagnon Jean-Marc Lovay, 20 ans, le lauréat ex aequo que Chappaz défendit avec ténacité face à la candidate de sa femme, jusqu'au moment où un double prix réconcilia le couple. Grobéty et Lovay furent aussitôt portés en Suisse romande au registre des écrivains qui comptent. Le Prix Georges-Nicole prévoit en effet, pour le(s) lauréat(s), non seulement un compliment et un chèque, mais – ce qui est capital – la publication du livre couronné. Il sort de presse le jour où le choix du jury est révélé à la presse. Cependant, pour l'histoire littéraire, il faut avouer un accident : le manuscrit qui consacra Jean-Marc Lovay, *L'Épître aux Martiens*, se perdit au retour entre les lisières de Crêt-Bérard et le Valais. Après un tiers de siècle l'écrivain d'âge mûr l'a retrouvé. Les Éditions Zoé viennent de le faire paraître pour la première fois, dans toute la fraîcheur de ses débuts. Et Lovay conclut ainsi sa préface, datée de 2003 : « *Et le mirage d'une sublime incandescence a illuminé notre nuit.* »

Pouvons-nous vous, trente-cinq ans après la création du Prix Georges-Nicole, annoncer pareil coup de théâtre, pareille illumination ?

Réponse : oui. Miracle il y a eu. Sans doute l'Église dispose-t-elle d'une formule latine en pareille circonstance qui sonnerait peut-être ainsi : *Supervenit prodigium*. Oui, à nouveau la poésie a pris corps parmi nous. Elle porte un nom, que nous faisons entrer aujourd'hui dans le saint catalogue des lettres :

Jean-Euphèle Milcé

Son livre :

L'Alphabet des nuits

Écoutez ce qui s'est passé à la fin de l'an dernier. Nous nous étions réunis à Romainmôtier, dans l'ancien monastère qui nous offrait le vivre, le couvert et des pièces silencieuses où disperser en canapés, bancs et fauteuils les dévoreurs de tapuscrits. Le jury, pour ce Prix Georges-Nicole au millésime 2004, était fidèle au rite. Il n'avait lu aucun des soixante manuscrits, mais il consacrait deux jours à la catharsis espérée, à la lecture simultanée et entrecroisée de cet entassement d'écritures. L'abréaction du médiocre et de l'inabouti allait-elle laisser au centre le chef-d'œuvre ?

Chaque fois le doute nous tenaille. Nous avons lu. Nous espérions. Un thème parut dominer dans ces récits et romans du XXI^e siècle : l'émigration ou les immigrés, le mélange ou le choc des cultures, les douleurs du rejet. Plusieurs romans, à cet égard, retinrent l'attention. Citons l'un d'eux qui mériterait lui aussi la publication. Le manuscrit est signé Jean-Yves Dubath. Son titre : *Gazmend en guerre*.

Le narrateur, dans la routine d'une existence lémanique discrète, subit la fascination progressive de réfugiés kossovars qu'il rencontre au café. L'un d'eux l'emboîte par sa personnalité insolite, par ses véhémences

mystérieuses, par sa guerre dont tous les journaux se mettent à remplir leurs colonnes, évoquant des injustices historiques et des crimes persistants, bref: le Vaudois plein d'humble sollicitude se convainc de la légitimité de ce combat et jusqu'à la passion, jusqu'à une obsession tout intérieure, s'y implique. Voici donc ce paisible personnage à l'affût des nouvelles de l'ex-Yougoslavie, soucieux du détail des interventions militaires et des manœuvres diplomatiques. Il va jusqu'à s'enchanter de la langue albanaise. Mais, élargissant ses lectures sur le conflit, il est troublé par les interprétations contradictoires de ces violences. Il est secoué dans sa calme existence lémanique par la conflagration des fanatismes ethniques. S'il penche résolument pour les Kossovars, l'un d'eux, Gazmend, lui inspire davantage que de la curiosité ou de l'estime: une amitié ambiguë et un désir presque douloureux de favoriser son intégration dans l'ordre suisse. Cependant les activités de cet ami deviennent peu à peu incompréhensibles. Dès lors que d'obscurs trafics et des voyages étranges se mêlent au patriotisme albanaise, vaut-il mieux ne pas en savoir trop? Dans une lente décomposition de l'empathie, le Kossovare s'esquive en sa propre vie d'exilé, tandis que son admirateur reste en suspens, avec sa solidarité dévaluée, son accueil floué, sa fièvre politique vidée, son amitié brûlante s'achevant en mélancolie perplexe.

Souhaitons à Jean-Yves Dubath de trouver bientôt un éditeur, car le Prix Georges-Nicole, dans sa fonction détectrice, ne s'intéresse pas seulement au seul lauréat. La revue *Écriture*, qui patronne la distinction, a pour fonction d'agir en lieu d'accueil pour d'autres auteurs inconnus dont les mérites ont frappé le jury. Le cahier d'avril 2004, N° 63, permet de les découvrir.

Et tournons-nous maintenant vers Jean-Euphèle Milcé. Nous ne savions rien de lui. Une notice mentionnait seulement son pays d'origine: Haïti, sa localité de résidence: Neyruz dans le canton de Fribourg, un emploi à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Dornigen. À cette heure, pour décliner ses mérites, ne lui ayant jamais parlé avant ce jour, j'ignore tout de sa vie. Et voilà bien ce qui rend singulièrement purs notre démarche et notre éloge. Ils ne sont fondés que sur un texte et le choc qu'il a produit sur ses lecteurs.

Prêtez l'oreille à ces premières lignes du chapitre I:

« Les premières couleurs que m'apporte le soleil se dessinent en labyrinthe de virages. Port-au-Prince se réveille toujours avec ses cris, ses douleurs mal exprimées dans une enveloppe de fumée. De bas en haut, les espoirs massacrés par le vit-qui-peut planent sur un espace qui a perdu son destin de capitale. La ville rugit. Sa voix emplie le ciel avec ses milliers de crieurs, de crieurs de bottes, de bottes répressives. Pareille à des jours de bombardements, la fumée attaque le ciel en plein flanc, détourne la vision de la lumière. C'est le signe annonciateur d'une autre journée grise. »

Chacune de ces phrases nous touche. Elles s'enchaînent avec une clarté de dessin, un velouté de fumée, une force communicatrice, à la manière des vers d'un poème. Les mots sont les nôtres, mais agencés en surprises discrètes, ramassées, incantatoires:

« Les espoirs massacrés par le vit-qui-peut. »

La fumée «*attaque le ciel en plein flanc*». Contraste étrange et sidérant entre la touche calme du pinceau,

« les premières couleurs que m'apporte le soleil » ou « une autre journée grise », et une violence immédiatement ressentie, « cris », « espoirs massacrés », « la ville rugit », « jours de bombardements » et « bottes répressives ».

Un lyrisme maîtrisé soulève cette entrée en matière et dès les premiers sons émis par cette voix nous percevons sa musique et sa malice.

J'avoue avoir retenu mon souffle à cette entrée en matière, puis à la page suivante, me disant : « Puisse-t-il soutenir ce ton ! » Il le fait. Il accomplit davantage. Le plaisir de lecture est d'ordre lyrique mais les observations sont tranchantes et l'effroi monte. La catastrophe d'un pays se reflète dans la litote.

Que raconte *L'Alphabet des nuits* ?

Un jeune épicier juif, Jeremy Assaël, de la troisième génération d'une famille sépharade immigrée à Haïti, subit la pression croissante d'un régime de terreur et se trouve contraint à la fuite. En apparence il poursuit son commerce, mais il règle en vérité ses dernières affaires. Dans un adieu au pays de sa naissance, auquel toute son existence le lie viscéralement, il le parcourt. C'est au cours de cette prise de congé que le narrateur fait vivre sa capitale, « ville croque-mitaine », dans ses beuglements de radio, ses traîtrises, sa mélancolie, sa pourriture politique, sa violence juvénile, ses instants de douceur. Jusque dans l'humour, que l'auteur préfère aux pesanteurs de la dénonciation, le livre défie une île maudite. Nous avons là le poème envoûtant d'une catastrophe politique et sociale.

Sans retombée dans le documentaire, nous vivons l'histoire d'Haïti, celle d'un régime que se partagent flicaille présidentielle et mafia. La tournée testamen-

taire du narrateur nous introduit dans chacun des milieux haïtiens. On rend visite à un ministre. On observe les dandys d'Europe qui sont venus ici sans avoir autre chose à vendre que leurs particules. On rencontre des pédophiles directeurs d'école fourgués aux Antilles par la sainte Église, des arnaqueurs administrateurs d'aide humanitaire et des nazis aumôniers de prison. Voici des personnages : le chef de l'armée des nuits folles, Zacharias. Ou le pasteur Johnny Bell de la Mission évangélique américaine qui fait vacciner tous les enfants indigènes qui ont accès à ses bâtiments. Elle a ses hôpitaux, ses trois cents écoles, ses cinquante centres de santé, ses ingénieurs. Les protestants d'Haïti sont à mi-chemin du ciel.

Mais « tout ce qui s'accroche ici plus que l'espace d'une saison, écrit Milcé, est accusé de complot contre la sécurité de l'ordre destructeur. » Nous faisons face aux pauvres, hypnotisés par leur disposition au combat, leur regard qui exige, leur discours menaçant. Chaque nuit démente, des bombes explosent. Haïti va s'effondrer disent les prédicateurs millénaristes. Rien ne pourra arrêter la destruction diabolique.

« Chaque jour, reprend l'auteur, peut être la fin d'un monde ou celle d'un homme. Se cacher est suicidaire, vivre est tout simplement dangereux. »

Le coup de semonce et l'énigme, en ce livre, sont le meurtre d'un ami, Lucien, sur le pas de porte de l'épicerie, et la disparition de l'ami de cœur, Fresnel le mulâtre. L'homosexualité, découverte dans le milieu de l'enseignement catholique et sous l'haleine du Frère Pascal, est traitée dans le registre paisible. Elle offrait en cette île les instants de confort comme le calme dans l'œil d'un cyclone. Le narrateur écrit : « On faisait l'amour par solidarité. »

Le fil de l'histoire est donné par les recherches de Jeremy Assaël, l'épicier en partance, pour retrouver Fresnel et capter son message qui le guidera dans son exil.

En ce thème prégnant de la migration, le juif est la figure emblématique. Mais l'île n'a-t-elle pas vu débarquer, outre les Noirs venus d'où l'on sait, « *noire marchandise basculée dans les plantations* », les petits Blancs français, les Italiens résidus du trop-plein de New York, les Levantins que Paris détourna vers les Caraïbes? Émigration à nouveau quand des millions d'Haïtiens affamés ou terrorisés affrontent la mer pour gagner la Floride. Le départ d'Assaël se situe dans ces flux et ces contreflux.

De rue en rue, à pas lents, à la veille de son exil, l'épicier visite donc ses lieux et ses gens. Devant la calme multiplicité des signes d'implosion, j'ai pensé parfois au *Testament du Haut-Rhône*, mêlé aux *Maquereaux des cimes blanches*, car il s'agit bien pour Milcé, comme chez Chappaz, d'un arrachement et d'une dénonciation. Il dit adieu. Le cœur serré, il observe dans le pays natal l'avancée des catastrophes et la véhémence des maniganceurs. Le bruit de fond est offert par la radio et ses mauvaises nouvelles tonitruantes. Mais dans la musique de ce livre on perçoit aussi le continuo que soutiennent certains accents prophétiques: « *Le fleuve a perdu la tête. Il a découché de son lit. Depuis trois jours, son rugissement fait trembler les montagnes des Cabos. Les paysans ont semé du riz et ils récolteront du blé américain pour sinistrés.* »

Récit d'une terre maudite? Pour pointer vers un second parallèle, dans la littérature helvétique qui accueille aujourd'hui l'Haïtien, voilà qui nous rappelle une autre œuvre canonique, *Le poisson-scorpion*, le Bou-

vier d'une autre île, Ceylan, avec sa magie noire. Le chapitre où ce rapprochement révèle toute sa pertinence décrit l'épicier Assaël, au cours de son périple d'adieu, qui cherche Fresnel, l'ami disparu, dans une cérémonie vaudou. Danses, déglutition de rhum, tambours et transes. *Ce pays est une blessure*, chante une femme en créole. Elle n'a que la peau sur les os et soulève Assaël. Lévitiation. Sueurs. Procession. Possession. Consultation des forces invisibles. Un message de l'ami disparu parvient alors d'un autre monde. Et que dit-il?

« *Ce pays est foutu. Je me sentais bien dans mon voyage. Si tu veux me parler, pars de ce pays. Tu ne vas pas me croire: même mort, à trois mètres sous terre, mes assassins perturbent mon corps abandonné. Pars et bonne chance. Quant à moi, je ne regrette rien, je reprends ma route.* »

La voix d'outre-monde s'éteint. La transe s'achève et bientôt le livre lui-même, qui n'est que le début, totalement convaincant, de la longue marche d'un écrivain, Jean-Euphèle Milcé, Prix Georges-Nicole 2004, poète et frère des meilleurs.

Nous n'allons pas confiner *L'Alphabet des nuits* dans cette comparaison avec Bouvier, mais le rappel de la magie noire dans *Le poisson-scorpion* revêt plusieurs significations. Il nous importe que Jean-Euphèle Milcé, venu de son île, soit reconnu dans un rite initiatique, qui est évidemment celui de la poésie, nous y reviendrons. Soulignons que nous l'accueillons en langue française, notre bien commun, mais enrichie par son engagement savant et lyrique pour le créole, ranimée, et parfois mise en danse en des contractions et des envolées inédites qui nous ravissent.

Il n'y a pas lieu de développer longuement ici une approche qu'à titre paradigmatique j'ai tenté de tracer dans un petit texte intitulé « *Bouvier chaman* ». Mais il

faut détourner les lecteurs de Milcé de l'idée qu'il nous ait donné un roman haïtien, comme un exotisme.

L'événement est plus secret, plus grave et universel. La première étape du processus que je nomme ici chamanique, c'est la prise de conscience, par un homme, une femme, d'une ségrégation. Tel est l'isolement d'un «chaman» dans sa propre communauté, l'épicier Assaël soudain menacé en sa vie par son milieu insulaire. Épicier! Celui qui fournissait tranquillement à son entourage les aliments quotidiens. Mais c'est un épicier juif, distingué par le surgissement héréditaire de sa singularité, entouré de signes prémonitoires, soudain déchiré par la disparition d'un ami, suivie du meurtre d'un autre sur son pas de porte, telle une mise en garde contre sa propre mise à mort.

Et dès lors commence, deuxième étape du chaman – est-ce Assaël, est-ce Milcé, ou serait-ce tout bonnement le sort d'un vrai poète? –, une période de rêves ou d'accentuation de la solitude avec méditation. Celle-ci prend la forme de l'itinéraire, de ces journées d'adieu dont nous avons parlé, à Port-au-Prince, au pays natal, démarche solitaire mais étrangement sereine en dépit de l'angoisse, dans le désert des foules, des trafics et des cris.

Les personnages rencontrés et les milieux visités ne sont pas, en ce livre, décrits en reporter ou en sociologue, bien que la vision des réalités sociales soit aiguë. L'itinéraire de départance est religieux, hors de toute Église. L'épreuve a des traits démoniaques, car elle est accompagnée, malgré le calme inspiré de la démarche, par le grondement de toute l'île, comme l'écho d'une catastrophe cosmique dans l'imminence d'un effondrement.

Ici se distingue une phase importante où le narrateur souffre, comme Bouvier à Ceylan, atteint de tous

les maux parmi les combats d'insectes. Le poète est sacrifié. Jeremy Assaël se sent éviscéré par la machette politique, la violence des rues et ne lui a-t-on pas arraché son ami de cœur?

C'est alors que le rite initiatique prend chez Jean-Euphèle Milcé la forme explicite du vaudou. Il s'agit d'une communication avec «l'autre monde». Elle est accompagnée de danses, de rhum et de transes. Ainsi parvient à l'épicier Assaël, venu de l'invisible, le message de son ami disparu.

Le dernier trait chamanique est le chant, d'une qualité littéralement inouïe. Nous parlons ici de la force de poésie née d'une telle coupure, d'un tel itinéraire méditatif dans un tel chaos, d'un tel déchaînement initiatique et, par les mots, d'une telle reconquête d'un ordre et d'une liberté. Voici donc une *imago insulae mundique*, une vision sans âge des vivants et des morts: prose inspirée, lavée et même gaie au sortir des régions infernales.

BERTIL GALLAND

(© 2004)

Revue de presse

Le Prix Georges-Nicole couronne un auteur haïtien

L'Alphabet des nuits, un portrait très noir de Port-au-Prince.

Surprise: c'est un Haïtien, Jean-Euphèle Milcé, qui a reçu hier le Prix Georges-Nicole 2004 pour son premier roman *L'Alphabet des nuits*. Organisé avec le soutien de la Ville de Nyon par la revue *Écriture*, ce prix décerné pour la neuvième fois depuis 1969, va au manuscrit d'un auteur suisse (ou domicilié en Suisse) n'ayant jamais été édité. Son montant est de 3 000 francs, assorti de la publication de l'œuvre par Bernard Campiche. Composé de onze écrivains, le jury a choisi à l'unanimité le roman primé parmi soixante envois. Des extraits de quelques-uns de ces manuscrits paraîtront dans le prochain numéro d'*Écriture*.

« *Yanvalou* »

Né en 1969, le lauréat vit depuis 2000 avec sa femme fribourgeoise et leurs deux enfants à Neyruz (FR). En Haïti, où il a fait des études de linguistique appliquée, il a enseigné la littérature d'expression créole et fondé avec le romancier Lyonel Trouillot, la revue *Lire Haïti*, dans laquelle il a publié des textes en créole. Au bénéfice d'une formation continue en ges-

tion de documentation, Jean-Euphèle Milcé a travaillé dans plusieurs bibliothèques en Suisse romande, et il projette aujourd'hui d'ouvrir à Fribourg une galerie d'arts plastiques caribéens, qui portera le nom d'une danse d'apparat de la culture vaudou: *Yanvalou*.

L'Alphabet des nuits, « roman de mémoire et de quête » écrit dans une langue pleine d'images concrètes, se déroule en quelques mois à Port-au-Prince, sur fond de catastrophes quotidiennes annoncées par la « boîte à nouvelles ». Il a pour narrateur le propriétaire juif d'une boutique anémique qui voit disparaître ou mourir un à un tous ses clients, et même son agent de sécurité, assassiné par un policier: nul ne s'en étonne, car « tout est anormal en Haïti ».

ISABELLE MARTIN,
Le Temps, 23 avril 2004

« *Pourquoi écrivez-vous, Monsieur Milcé ?* »

Il écrit depuis vingt ans et son premier roman paraît cette semaine. Jean-Euphèle Milcé, né en Haïti, est le lauréat du Prix Georges-Nicole. Rencontre.

Milcé. Jean-Euphèle Milcé. Le nom loin remonte. Un nom qui résonne dans celui de ces Noirs américains qui ont décidé de quitter les États-Unis. « Fascinés par Haïti, avec son autonomie, sa liberté tout arrogante. »

Haïti où Jean-Euphèle Milcé a grandi, où il a fait ses études (linguistique appliquée, gestion de documentation et de bibliothèques), où il a enseigné la littérature créole et dirigé la principale bibliothèque patrimoniale, Haïti où il s'est mis voici plus de vingt ans, à écrire. « De la poésie essentiellement. En créole. »

Et quand Jean-Euphèle Milcé débarque en Suisse il y a quatre ans – il a épousé en Haïti une Fribourgeoise et ils sont parents de jumeaux, Juliane et Sébastien, aujourd'hui 4 ans et demi –, voilà qu'il se met à un roman. *L'Alphabet des nuits*, je l'ai commencé le jour où je suis arrivé en Suisse. » Et c'est ce manuscrit qui paraît cette semaine et reçoit le Prix Georges-Nicole.

« Chaque matin, je me réveille avec l'histoire de faire un texte... Je vis en permanence avec cela. J'écris chaque jour. »

Pourquoi écrire? « En Haïti, c'était ma manière de questionner l'ordinaire, et s'il le faut, par ricochet, dénoncer aussi avec une espèce d'ironie. »

« Écrire? Je crois que c'est ma manière de questionner ma société, et puis mon monde, aussi. » Écrire, c'est aussi dans *L'Alphabet des nuits*, « présenter Haïti sous un aspect qui est très mal connu. C'est un pays de migrants, un pays qui a du mal à trouver ses propriétaires, en Haïti la terre n'appartient à personne, c'est un pays qui a été colonisé, mais par tout le monde, les Espagnols, les Anglais, les Noirs africains, les Noirs américains, les Arabes, les Syriens, les Juifs, les Américains: oui, c'est un pays de transit. En transit. Tout le monde passe sur cette terre et personne ne se questionne quant à son avenir. »

Après avoir travaillé, à Genève et à Lausanne, dans des bibliothèques, Jean-Euphèle Milcé va ouvrir une galerie, à Fribourg, consacrée à l'art plastique caribéen. La galerie Yanvalou. « Le mot dit une danse d'apparat, extrêmement lancinante, dans la culture vaudou. »

Le livre que Jean-Euphèle Milcé aurait aimé avoir écrit? « *Les Croix de bois*, de Dorgelès. » Parmi les auteurs qui l'accompagnent? « Arthaud et Cocteau. »

Dans dix ans? « Je m'imagine en train de finir un

cinquième livre et de partager mon temps sur des projets culturels entre Haïti et Suisse. »

Premier roman

Haïti traversé à vif

Voilà donc que débarque ce livre, ce roman qui taille dans les jours d'Haïti et qui court la vie de Port-au-Prince, voilà donc qu'il déboule ce premier roman, *L'Alphabet des nuits*, ses pages qui palpitent de vie, de peurs, d'éclats et qui remontent dans la chair éclatée de la mémoire. Cet *Alphabet des nuits* est le douzième texte auquel est attribué le Prix Georges-Nicole.

Un prix destiné à un auteur écrivant en langue française (suisse ou domicilié en Suisse) n'ayant jamais été édité. Le Prix Georges-Nicole (doté de 3 000 francs) a découvert les premiers textes de Jean-Marc Lovay, Anne-Lise Grobéty, François Conod, Élisabeth Horem, Yves Rosset, Sylvaine Marguier ou notamment Catherine Safonoff.

Jean-Euphèle Milcé

Lauréat du Prix Georges-Nicole

Parmi les soixante manuscrits qui lui avaient été adressés, le jury du Prix Georges-Nicole, composé de Bertil Galland, Christophe Gallaz, Sylviane Dupuis, François Debluë, Eugène, Daniel de Roulet, Jean-Dominique Humbert, Alexandre Voisard et de la rédaction de la revue littéraire *Écriture* (Françoise Fornerod, Daniel Maggetti, Sylviane Roche), a élu à l'unanimité *L'Alphabet des nuits*, de Jean-Euphèle Milcé. Des extraits de manuscrits retenus paraîtront dans *Écriture*.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT,

Coopération, 21 avril 2004

Quatre approches de Milcé

Langue, actualité de l'exil et force du mythe font de Jean-Euphèle Milcé un romancier de haut vol.

Quatre approches s'offrent à celui qui lit *L'Alphabet des nuits*, de Jean-Euphèle Milcé, aux Éditions Bernard Campiche. Récemment *Coopération* a présenté en double page cet écrivain haïtien, fribourgeois par exil et révélé en Suisse par le Prix Georges-Nicole.

D'emblée un bonheur lyrique naît de la langue du poète et de nos propres mots rafraîchis, caressés par sa musique, syncopés par ses trouvailles et sa malice. Dès les premières lignes, à Port-au-Prince, écoutez ces « cris dans une enveloppe de fumée », ces « cireurs de bottes répressives », ces « espoirs massacrés par le vit-qui-peut » !

L'actualité tragique de Haïti nous incite à la deuxième approche, plongeant dans une ville croque-mitaine, nuits démentes des polices parallèles, des arnaqueurs, des pédophiles directeurs d'école et de la multitude des pauvres armés. Tout passant risque d'être exécuté pour complot ou par brigandage juvénile.

Ce livre nous informe puissamment sur les milieux insulaires, sur les migrations, flux et reflux de la « noire marchandise » d'Afrique, avec les arrivés de Louisiane, les refoulés de Floride, les petits Blancs, les dandys d'Europe à particule, les Levantins et parmi eux le narrateur, Jeremy Assaël.

La destinée de ce jeune épicière sépharade, né dans l'île, donne le fil de ce roman. C'est à lui qu'on s'identifie. Déjà deux de ses amis ont été éliminés. Il doit

fuir. Déchiré mais étrangement calme, il fait le tour de l'île familière pour un adieu.

Dès lors une quatrième perception de *L'Alphabet des nuits* achève de lui conférer sa dimension singulière. Le récit s'inscrit dans un cycle mythique. Un élu-exclu, juif, chaman ou est-ce le poète lui-même, se découvre soudain isolé dans son pays natal. Sous menace de mort, il intèriorise la nécessité de la fuite. Dans un calme étrange au cœur des violences, il médite. Avant son voyage vers l'ailleurs il accomplit dans l'île une tournée testamentaire. Elle le conduit à une cérémonie vaudou, folie aux vieilles racines. Cette transe initiatique culmine dans un contact direct et bref avec le monde invisible : un message, marche à suivre venue de l'ami disparu.

BERTIL GALLAND,
Coopération N° 20, 12 mai 2004

Haïti jusqu'au vertige

Le Prix Georges-Nicole 2004 a été attribué à Jean-Euphèle Milcé, pour L'Alphabet des nuits. Une révélation.

« Il a la poésie dans le sang, c'est indiscutable. Nous avons affaire à un grand écrivain. » Bertil Galland jubile. Et pour cause : à l'unanimité, le jury de la dixième édition du Prix Georges-Nicole – créé en 1969 par Bertil Galland et Jacques Chessex – s'est trouvé un lauréat 2004 tout à fait remarquable. Jean-Euphèle Milcé a 35 ans, il est né en Haïti et depuis 2000, marié et père de famille, il s'est établi en Suisse, à Neyruz (FR). Un ex-îlé : c'est ainsi qu'il se présente volontiers. *L'Alphabet des nuits*, le roman qui lui vaut aujourd'hui le Prix Nicole, plonge justement en Haïti.

Le lecteur se réveille à Port-au-Prince avec Jeremy Theitzamnn, le narrateur. *Il fait huit heures d'un matin naufragé, ridé, brûlé par la fatigue.* Il fait huit heures et Jeremy entame la dernière journée de sa vie de petit commerçant juif de la rue du Commerce. Devant le corps de son compagnon et protecteur étalé par terre, abattu d'une balle, il comprend qu'il ne lui reste que l'exil. *Moi, de la troisième génération des Assaël installés en Haïti, je me trouve en pleine obligation de fuite.* C'est le moment de boire le dernier coup de rhum. *Couvre-feu dans ma tête.* Jeremy entame sa promenade d'adieu dans la ville souterraine. Tous les milieux de cette ville hallucinée et déglinguée se bousculent devant lui : vaudou, milieux mafieux, petit peuple, milice, Pères blancs, prostituées. En constant bruit de fond, les nouvelles de la radio, propagande pro-gouvernementale oppressante. Jeremy se remémore l'histoire de sa famille, *fuite permanente*, atterrie par un singulier hasard en Haïti. Ce qui lui allait bien, puisque *tout est anormal en Haïti, ce pay des sept chemins, des sept croix, de toutes les vérités.* Au bout de sa quête, Jeremy n'attendra pas la nuit pour partir – *J'ai peur que son règne ne menace mon maigre droit à la fuite.*

« De la poésie face à l'horreur »

La force de ce texte original et attachant vient du paradoxe intense entre la langue – poétique, lyrique, chatoyante, sensuelle, d'une beauté brusque et surprenante –, et le fond du propos, attaché à décrire une situation tout à fait épouvantable de guerre civile, de pauvreté extrême et de désespoirs sans fond. Bertil Galland : « C'est la litote de la poésie face à l'horreur. Pas une phrase ne laisse indifférent. Chacune d'entre elles est comme le vers d'un poème, douée d'une habileté

lyrique très sûre. Dès les premières lignes, on sent qu'il est de la famille des poètes, des Bouvier, Chappaz, Grobéty, Pestelli. Mais le tout, en effet, sur des situations humaines épouvantables. »

Très engagé dans un combat de politique linguistique en Haïti, Jean-Euphèle Milcé a enseigné, dans son pays, la littérature d'expression créole et dirigé la principale bibliothèque patrimoniale d'Haïti. Il a d'ailleurs publié ses premiers textes en créole dans le cadre des Vendredis Littéraires de l'Université Caraïbes animés par le romancier Lyonel Trouillot avec qui il a fondé la revue *Lire Haïti*. Depuis trois ans, il collabore à des projets d'exposition ou éditoriaux de bibliothèques suisses romandes.

Avec Jean-Euphèle Milcé, le Prix Nicole rend ainsi un hommage indirect à des lauréats précédents comme Anne-Lise Grobéty, Jean-Marc Lovay ou Catherine Safonoff, écrivains de l'audace poétique et littéraire.

ISABELLE FALCONNIER,
L'Hebdo, 1^{er} mai 2004

Un premier roman primé

Jean-Euphèle Milcé a reçu le Prix Georges-Nicole pour *L'Alphabet des nuits*. Un voyage très dur au bout de la nuit d'Haïti, un roman « d'exil et de traversée ». Rencontre avec cet auteur, installé à Neyruz, qui reste, malgré tout, attaché à son pays d'origine.

Le Prix Georges-Nicole 2004 a été attribué à Jean-Euphèle Milcé. Né en 1969 en Haïti, il est arrivé en Suisse en 2000 avec sa femme fribourgeoise et s'est

installé à Neyruz. Avec *L'Alphabet des nuits* et cette récompense, il entre de plain-pied dans le monde des lettres en Suisse romande en s'inscrivant dans la lignée d'Anne-Lise Grobéty, Jean-Marc Lovay, François Conod et quelques autres, anciens lauréats du Prix Georges-Nicole.

Il ne boude pas son plaisir: «Quand on m'a annoncé que j'étais le lauréat, je n'y croyais pas vraiment. Mais je suis très heureux. Je veux continuer à écrire et j'ai eu la chance d'entrer dans le catalogue de Bernard Campiche, le meilleur de Suisse romande à mes yeux.» Des yeux qui connaissent le monde du livre: après des études de linguistique en Haïti, Jean-Euphèle Milcé a suivi une formation continue en gestion de documentation et de bibliothèques.

Si le prix le ravit, il ne veut pas se laisser enfermer dans l'image de l'écrivain à la sauce suisse romande: «L'écriture, ici, donne un statut particulier à celui qui la pratique. C'est une chose qui m'étonne. Ce statut tue la motivation d'écrire.» Pour l'instant, chez Jean-Euphèle Milcé, la motivation est intacte et c'est sa terre natale qui continue de l'inspirer: «Je suis extrêmement marqué par la poésie de mon pays. C'est à travers elle que je me suis lancé dans ce livre, même si c'est un roman.» Haïti reste donc au centre du récit, Haïti reste donc son pays. Jean-Euphèle n'y va pourtant pas par quatre chemins pour condamner ce qui s'y passe: «Ce livre est aussi une vengeance contre mon pays.»

L'obligation de fuir

Car on peut aimer sa terre et en voir toutes les noirceurs. Sous la plume de Jean-Euphèle Milcé, dans cet *Alphabet des nuits*, Haïti apparaît dans toute sa dureté et dans toutes ses contradictions. Et Port-au-

Prince en particulier, décrite par le narrateur comme une pure *ville de transit* où l'on a déversé pêle-mêle, *des pédophiles directeurs d'école, des arnaqueurs administrateurs d'aide humanitaire et des nazis aumôniers de prison*. Une ville de violence, une ville où lorsque l'on sort la nuit, on ne sait pas si l'on rentrera. Car on peut y disparaître.

La description est dure, mais méritée, à entendre Jean-Euphèle Milcé: «Je viens d'un pays qui crève, qui s'enfonce sous terre. Tout ce que nous avons, c'est la mémoire, il n'y a pas de projets d'avenir. On est nostalgique, on pense qu'hier c'était mieux. En Haïti, l'avenir c'est immédiat.» Et l'horizon, la fuite.

Frontières du mystère

Le personnage central du roman ne pense d'ailleurs qu'à ça: partir.

Moi, de la troisième génération des Assaël installés en Haïti, je me trouve en pleine obligation de fuite. Autour de lui, on disparaît, on meurt: *Chaque semaine, je fais le compte des absents et des disparus... Joël est parti. Mariette a perdu son travail. Fritz a été exécuté. Personne n'a osé mourir de mort naturelle*. Elle rôde, la mort, dans les nuits d'Haïti.

Jeremy Assaël est un commerçant juif, blanc et homosexuel. Des caractéristiques qui n'ont pas été choisies par hasard, admet l'auteur: «On ne peut pas aborder la question haïtienne sans parler d'exclusion. Elle est partout en Haïti. Le personnage du Juif errant est paradigmatique de cette exclusion.» Avant de quitter le pays, Jeremy Assaël veut encore retrouver son amant Fresnel.

Le meilleur de *L'Alphabet des nuits* se trouve dans cette quête. C'est un voyage dans la réalité multiple du pays: *Haïti est le pays des sept chemins, des sept croix, de*

toutes les vérités... C'est ça, Haïti. Il faut retourner toutes les cartes avant d'abandonner la partie. Les cartes à retourner sont celles du pasteur Johnny Bell, celle de Zaccharias, le chef de l'armée des nuits folles, l'homme à l'occulte influence, et enfin Edner, le bougan qui pourra le guider dans les couloirs de la vie souterraine et mystique. On flirte avec les frontières du mystère. On traverse aussi les zones d'influences multiples qui font le pays.

Haïti en galerie

Le réquisitoire contre Haïti est sans appel et Jean-Euphèle Milcé ne s'exclut pas de la critique: «Je me sens aussi responsable de la destruction de ce pays. Lorsque j'y étais, je me suis acheté une voiture. Or, dans ce pays, les gens n'ont pas de quoi vivre. Je les ai volés.» En esprit, il est toujours pour une part en Haïti: «Je peux reconstruire Haïti où je veux.» Entre autres au bas de la rue de la Grand-Fontaine, à Fribourg, où il ouvrira, samedi, une galerie consacrée à l'art d'Haïti et des Caraïbes. L'inauguration officielle aura lieu le 10 juin.

CHARLY VEUTHEY,
La Gruyère 12 mai 2004

Parabole du Juif errant dans une république bananière

En brouillant les repères temporels et en élisant pour héros un éternel déraciné, Jean-Euphèle Milcé donne des allures de fable à sa fiction foisonnante.

Jean Price-Mars, un des principaux maîtres à penser haïtiens du XX^e siècle, disait que «les Haïtiens

sont un peuple qui chante, danse, souffre et se résigne». Un peuple présent dans *L'Alphabet des nuits* avec son seul soupir, ses chants différents, son Dieu à toutes les sauces, son président à vie jusqu'au prochain coup d'État et ses millions d'espoirs desséchés. Haïti est ici plongé dans une longue nuit sans foi ni loi, emplie de peurs et de rumeurs, et ses habitants sont prisonniers de la noirceur, de la violence et de la suspicion. Cette terre qu'on pourrait penser maudite a le don de se loger aux tréfonds de l'âme de ceux qui l'ont abordée. Voilà bien la magie d'Haïti, que chacun aimerait quitter, dont quelques-uns s'éloignent, mais que personne n'arrive à oublier.

Le narrateur qui épelle sa douleur et sa colère dans *L'Alphabet des nuits* est un commerçant juif de Port-au-Prince se sentant obligé de fuir après le meurtre de son ami Lucien. Homosexuel, donc différent, Jeremy Assaël double sa singularité en désertant son comptoir. *Un juif sans boutique, ça n'existe nulle part dans les républiques bananières. C'est notre secteur de survie, les seuls vrais rapports qu'on entretient avec ce pays.* Ironique sur le destin des siens en Haïti, lucide jusqu'à la caricature, le héros éprouve le besoin d'accélérer son histoire. Chose inimaginable à ses yeux, la passion amoureuse guide ses pas. Il (re) prend la route de l'exil après avoir consulté trois oracles (le missionnaire sur la montagne, l'accoucheur officieux de la révolution, le prêtre vaudou), les deux premiers en vain.

En brouillant les repères temporels et en élisant pour héros un éternel déraciné, Jean-Euphèle Milcé donne des allures de fable (de la dictature), de parabole (de l'exil, du Juif errant) à sa fiction où les thèmes s'accumulent sans lourdeur. Cela dit, l'écrivain ouvre tellement de pistes qu'il ne les suit pas toutes et qu'il en abandonne certaines un peu précipitamment. Cent cinquante pages ne suffisent pas à faire le tour de la

société haïtienne (voir interview), mais permettent de découvrir une voix, un regard. L'auteur que distingue cette année le jury Georges-Nicole a une écriture pulsative, effervescente, audacieuse, et traversée d'images qui rendent le réel phosphorescent. Elle surgit de la plume d'un créateur revendiquant plus son métissage que son identité caribéenne, et dont le second roman est déjà sur le métier. Un romancier à suivre, et de près.

Haïti, terre de transit

Conversation avec Jean-Euphèle Milcé, jeune auteur fraîchement récompensé par le Prix Georges-Nicole 2004..

Le Prix-Georges Nicole, récompense destinée à un premier roman, a été remis cette année à Jean-Euphèle Milcé, né en 1969 à Haïti et établi en Suisse depuis 2000. Conversation autour d'un Alphabet des nuits écrit dans le train Fribourg-Lausanne. Extraits (sans les rives).

— *Un premier roman fait souvent la part belle à l'autobiographie, mais pas le vôtre semble-t-il...*

— Non. Je suis quelqu'un d'absolument heureux qui ne vit pas dans la littérature. J'avais plutôt envie de questionner la société haïtienne, d'en faire le tour, d'en aborder les grands thèmes.

— *Pourquoi avoir choisi un héros juif, blanc et homosexuel ?*

— Ce n'est pas de la provocation. J'ai côtoyé pas mal de juifs en Haïti et ce roman m'a été inspiré par le seul d'entre eux qui ne se soit pas essayé à la poésie. J'ai aussi eu recours à ce personnage de Juif errant pour dire qu'Haïti est une terre de transit, où tout le monde a un projet de départ. Les juifs détiennent

aujourd'hui, avec les Arabes, tout le commerce en gros. En fait, on joue tellement avec les religions dans mon pays, qu'on fait très peu de différences entre juifs et musulmans.

— *? !...*

— Haïti est catholique, mais vit dans un véritable syncrétisme religieux. Et dans *L'Alphabet des nuits*, j'ai essayé d'exprimer que tout converge vers le vaudou. Chaque quête aboutit chez un prêtre vaudou. Celle de mon héros également.

— *Les hommes d'Église que vous mettez en fiction ne sont pas tous des saints...*

— Depuis le concordat signé avec le Vatican à la fin du XIX^e siècle, l'Église prend en charge l'éducation en Haïti. Elle nous envoie ses brebis galeuses, des frères et curés pédophiles. J'ai voulu dénoncer cela.

— *Parlons de votre écriture, de votre goût pour l'invention tout d'abord...*

— C'est la vengeance du colonisé. Je crois fermement que le français respire, évolue hors de France. J'ai commencé à écrire vers 14 ans, au cours de ma première fugue. Je voulais aller au-delà des interdits (il n'y avait que cela à la maison). Mon père était un pasteur missionnaire et c'était lourd pour moi d'être protestant, tiers-mondiste et nègre. Plus tard, vers 1993, j'ai rencontré l'écrivain Lyonel Trouillot autour d'une structure appelée les Vendredis Littéraires. Nous avons décidé de publier des textes en créole et j'ai participé au combat linguistique national en enseignant la littérature créole. J'ai besoin d'être un créateur. Écrire est un besoin. Je vis deux vies, une en Suisse et la deuxième en Haïti, à travers l'écriture. Haïti est un pays qui vous colle à la peau.

— *Où travailliez-vous avant de prendre le chemin de l'exil ?*

— J'étais directeur de la principale bibliothèque patrimoniale d'Haïti. J'ai rencontré ma femme (fribourgeoise) à Haïti, que nous avons quitté après la naissance de nos deux enfants. Quand je suis arrivé à Neyruz (FR), j'ai découvert une Europe qui ne correspondait pas à celle que j'avais apprise à singer. J'ai appris ici l'humilité, à me faire petit, à bien évoluer dans l'anonymat le plus complet. J'ai malheureusement aussi appris l'absolue valeur de l'argent. Je me considère comme une république ambulante qui signe tous les traités de paix pour bien fonctionner avec les autres. Mais je me méfie du mot « intégration » qui sonne comme une demande d'acculturation...

— *Et l'avenir ?*

— Jusque-là, j'ai toujours été payé pour lire en travaillant sur des fonds patrimoniaux : je viens de passer deux ans sur celui de Bernard Clavel à la Bibliothèque cantonale de Lausanne. Je vais maintenant faire autre chose, car j'inaugure une galerie d'art caribéen le 15 mai prochain à Fribourg.

ÉLISABETH VUST,
24 Heures, 27 avril 2004

L'écrivain vit en suisse depuis quatre ans. Pour lui, c'est l'heure de la reconnaissance : il est publié par Bernard Campiche, l'un des plus importants éditeurs romands.

Dans son foyer de la région fribourgeoise, Jean-Euphèle Milcé n'oublie pas Haïti. Il a écrit *L'Alphabet des nuits*, un livre consacré à sa terre natale. Il avait envoyé son manuscrit pour participer à un concours de la revue *Écriture*. Une initiative couronnée par le Prix Georges-Nicole, remis à un auteur en quête

d'éditeur. La recherche de l'écrivain haïtien a même abouti, puisque son ouvrage est publié depuis peu par Bernard Campiche, l'un des plus importants éditeurs romands.

À 35 ans, Jean-Euphèle Milcé a tout pour être un homme heureux. Marié à une Fribourgeoise rencontrée en Haïti il y a dix ans, il est revenu en suisse en 2000 avec sa petite famille enrichie de deux enfants. « Des faux jumeaux, un garçon et une fille de 4 ans et demi », rigole le père comblé.

« Ce roman, mon premier travail important en français raconte l'histoire d'un commerçant juif qui vit en Haïti dans un chaos fonctionnel total et qui tente malgré tout de sauver sa boutique. C'est en fait une banalité haïtienne à travers laquelle je veux évoquer la problématique générale du déracinement. »

Issu de la classe moyenne, d'un père pasteur et d'une maman enseignante, Jean-Euphèle s'adonne très tôt à l'écriture. « Depuis mon adolescence, je compose des poèmes en créole, qui est pour moi la seule et véritable langue de communication en Haïti. Le français, chez nous, est une langue secondaire, même si elle a cours dans l'administration et dans les classes aisées. »

Et d'ajouter : « D'ailleurs le seul bien qu'a fait l'ex-président Jean-Bertrand Aristide pour le pays et l'emploi du créole dans ses discours. » L'écrivain ne peut alors s'empêcher de penser à ses parents et proches restés sur l'île : « La situation s'est calmée, mais tout le monde est quand même inquiet pour l'avenir. Nous n'avons jamais eu de stabilité. »

Mais les projets de l'écrivain et ceux de son épouse sont ici, ils vont ouvrir le 28 mai à la Grand-Fontaine 48, à Fribourg, un espace consacré à l'art caribéen et haïtien. Ce qui ne l'empêche pas de retourner sur sa terre natale le plus souvent possible. « Mais vous savez,

dit-il, en Haïti, chacun a un projet de départ.» Tout comme lui il y a longtemps: un projet qu'il a concrétisé il y a quatre ans...

« Mon roman raconte l'histoire d'un commerçant juif qui, dans le chaos total, tente malgré tout de sauver sa boutique. »

JEAN-MARIE ROLLE,
Le Matin, 28 avril 2004

« Ne me cherchez pas dans ce livre ! »

Pour son premier roman, Jean-Euphèle Milcé n'a pas eu à résister à la tentation de l'autobiographie. Trop pudique. Dans la quête de L'Alphabet des nuits, le Haïtien de 35 ans raconte l'île qu'il a quittée pour Fribourg.

Jean-Euphèle Milcé, né en 1969 aux Gonaïves. « La ville la plus fière d'Haïti », note-t-il, là où a été signé l'acte d'indépendance en 1804, d'où sont parties les rébellions contre Duvalier puis, tout récemment, contre Aristide.

La semaine dernière son nom a surgi dans les médias suisses romands et les conversations: Jean-Euphèle Milcé, qui vit dans le canton de Fribourg depuis quatre ans, est le douzième écrivain à recevoir, depuis 1969, le Prix Georges-Nicole.

Une distinction en forme de tremplin puisqu'elle offre à un auteur jamais édité une publication dans une des meilleures maisons livresques de Suisse, celle de Bernard Campiche. Voici donc *L'Alphabet des nuits*, récit dense et passionnant d'une quête où se dessine le portrait d'un Haïti à la fois tragique, sensuel, déses-

péré, cynique par instinct de survie, dépouillé depuis longtemps de sa dignité...

Son concept de l'enfer

D'après un des personnages du roman, Dieu aurait choisi Port-au-Prince, la capitale, *pour expérimenter son concept de l'enfer*. L'exil appelle les Haïtiens nés sur une terre de migrants et d'occupations multiples, toujours convoitée, exploitée, appauvrie et abusée par ceux à qui elle donne sa confiance. Tandis qu'une foule d'organisations humanitaires et de bénévoles s'activent à combler les manques.

Jean-Euphèle Milcé est tombé amoureux d'une de ces bénévoles, une Fribourgeoise qui travaillait dans un collège de Port-au-Prince. « Nous avons décidé de faire notre vie en Haïti », explique-t-il. Mais après la naissance de jumeaux, en 1999, l'insécurité du pays pousse le couple à s'installer en Suisse, à Neyruz. Jean-Euphèle Milcé devient le migrant, l'étranger à la peau noire dont on se méfie sans le connaître.

Aujourd'hui, étonné mais tranquille, il entre couvert de critiques élogieuses dans l'univers littéraire suisse, passe quelques jours au Salon du livre à Genève tout en préparant, en Vieille-Ville de Fribourg, l'ouverture d'une galerie consacrée aux arts plastiques caribéens.

— *Jean-Euphèle Milcé, comment êtes-vous venu à l'écriture ?*

— Je suis fils de pasteur, je suis allé à l'école chez les curés catholiques. À 14-15 ans, j'ai découvert qu'il y avait des gens de gauche. Je suis entré par la mauvaise porte, le maoïsme (mais n'y suis pas resté longtemps!). Dans le collège où j'étais ensuite, je me suis

fait une notoriété comme rédacteur en chef du journal de l'école, j'ai commencé à écrire des poèmes, à me faire passer pour un justicier. D'où des ruptures avec mon milieu familial et des problèmes au collège.

— *Puis vous vous êtes passionné pour la langue créole et avez étudié la linguistique à l'Université. Pourquoi ?*

— À la maison, on parlait créole entre nous mais dès qu'il y avait du monde, il fallait parler français, un français du XVIII^e siècle, châtié, en pesant bien sur les mots ! Le créole était la langue de la liberté, de nos jeux, de nos premières sorties, entre filles et garçons.

— *Pour ce langage du peuple, carrefour de multiples langues, vous vous êtes battu !*

— C'était un grand combat national qui a heureusement abouti. Le créole a été introduit dans l'enseignement primaire à la fin des années 1980, j'ai été dans les premières générations de ceux qui l'ont enseigné.

— *Vous avez créé, avec l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot, une revue littéraire en créole.*

— Promouvoir la littérature créole, c'était donner la parole aux sans-voix, à tout ce peuple qui avait des histoires à raconter.

— *L'Alphabet des nuits a été écrit en Suisse. Dans quelles circonstances ?*

— En 2000, j'étais reçu chez des amis à Genève, au 9^e étage d'une tour. C'était d'une telle laideur que j'ai eu envie de me suicider. J'ai écrit la première page là puis, en 2001 et 2002, dans le train entre Lausanne et Fribourg, puisque je travaille à Lausanne.

— *Votre narrateur est juif et blanc, ce n'est donc pas vous !*

— Ne me cherchez pas dans ce livre, je suis absent ! J'ai beaucoup de pudeur. Je voulais traduire la permanence de l'exil, et le peuple malheureusement désigné pour porter ce poids, c'est le peuple juif. Je

suis un migrant dans une génération de migrants. Si je dois téléphoner à toute ma famille ce soir, j'appelle dans quatre pays !

— *Votre héros, homosexuel, a été victime d'un curé pédophile...*

— Il fallait parler de ce tabou. Chez les curés en Haïti, quand tu vas à l'infirmerie, le père te caresse. Tout le monde est passé par là, moi aussi d'ailleurs. Il n'a pas été trop loin. Mes parents, protestants, auraient pu faire scandale.

— *La clé de la sorte d'enquête policière que mène votre narrateur se trouve du côté du vaudou. C'est votre conviction ?*

— Je n'ai aucun respect pour le vaudou et ne suis dans aucune autre religion. Mais en Haïti tout converge vers le vaudou et ce n'est que justice : c'est la seule religion du peuple. Elle fait autant de mal que de bien que le catholicisme et le protestantisme, sauf qu'elle n'a pas les moyens des grosses multinationales de la religion.

— *Comment vivez-vous avec ces deux extrêmes que sont Haïti et la Suisse ?*

— C'est schizophrénique. J'étais dans un pays où j'avais un nom, j'étais jeune, j'écrivais, j'enseignais, j'étais présent dans tout ce qu'il y avait de projets culturels, sollicité de partout... Et je débarque ici où je dois réapprendre à vivre. Haïti je l'ai dans le sang, ça me suit partout.

— *Comment voyez-vous l'avenir d'Haïti maintenant qu'une nouvelle ère s'est ouverte ?*

— Je fais semblant d'espérer. Mais c'est dur d'accepter que ce pays, après deux siècles d'autonomie, se retrouve sous tutelle des Amerloques évidemment, et des Français qui sont de retour avec leurs légionnaires, leur marine. Bien que ce soit la seule solution pour ce pays en faillite totale. Ce qui est dur aussi, c'est que la

plupart des gens qui ont la responsabilité d'entraîner Haïti, enfin, sur la voie de la démocratie, sont de ma génération – j'en connais la plupart – et ont accepté de participer à un gouvernement de transition où c'est l'ambassadeur américain qui donne les ordres...

FLORENCE MICHEL,
La Liberté, 1^{er} mai 2004

« Ex-îlé » vivant en Suisse depuis 2000, le Haïtien Jean-Euphèle Milcé a reçu le Prix Georges-Nicole 2004 pour ce premier roman. Parce que le recul permet de mieux comprendre *ce semblant de pays* où lui et ses ancêtres ont *toujours payé pour le droit de vivre*, le narrateur Jeremy Assaël s'est résolu malgré lui à vendre sa boutique de Port-au-Prince : *en pleine obligation de fuite*, il se prépare à redevenir un Juif errant, même si *wout la long* (la route est longue). *L'Alphabet des nuits* raconte ses dernières semaines sur l'île, vécues dans la peur, entre l'assassinat par un policier de Lucien, l'agent de sécurité de sa boutique, et sa quête pour retrouver Fresnel, son ami d'enfance disparu. Le puissant missionnaire Johnny Bell et le *grand maître de la nuit* Zaccharias ne lui apprennent rien, mais un rituel vaudou lui dévoile, par la voix du défunt Lucien, que Fresnel est bien vivant. Placé sous le signe d'une triple exclusion (le narrateur est blanc, juif et homosexuel), ce roman propose un portrait très sombre d'une île en proie à la violence et à l'arbitraire, cela dans une langue imagée et pimentée par les accents du créole.

ISABELLE MARTIN,
Le Temps 1^{er} mai 2004

À 35 ans, l'Haïtien Jean-Euphèle Milcé livre un premier roman qui lui a valu le Prix Georges-Nicole.

L'Alphabet des nuits, un récit pétri de poésie et de peur dans la noirceur du grand midi.

Port-au-Prince. Cette ville serait déjà morte sans cette misère qui pousse le peuple à l'assaut de la place de la cathédrale, du bord de mer et de l'espace intermédiaire. Port-au-Prince, ville maudite. Dieu a choisi cette ville pour expérimenter son concept de l'enfer. Ceux qui y sont suivent les cours à la meilleure école jamais inventée de résistance contre le mal et la douleur. Le ton est donné. Jean-Euphèle Milcé, dans *L'Alphabet des nuits*, écrit à haute densité poétique sur la tonalité de la douleur, de la mémoire et de l'errance.

Mosaïque inhumaine des lieux

L'écrivain haïtien établi depuis plusieurs années en Suisse n'en est pas à son premier essai puisqu'il a déjà publié deux recueils de poésie en créole, *L'ouvri Tan* (Pour les lendemains) et *Jiwet Van* (Girouette du vent). En français, l'auteur antillais bénéficie de toutes les ressources de sa langue gonflée d'images pour égrener la mosaïque inhumaine des lieux : *Les missions et congrégations (qui) déversent pêle-mêle toute la déviance de leur rang sur les côtes accueillantes de cette ville* » où « on peut rencontrer des pédophiles directeurs d'écoles, des arnaqueurs administrateurs d'aide humanitaire et des nazis aumôniers de prison.

Jusque chez un prêtre vaudou

Une langue qui permet aussi de déchiffrer la nuit quand *personne n'ose mourir de mort naturelle*. Justement,

il a fallu que je bute sur l'image du corps de Lucien dégoulinant de sang frais pour interpréter le vol éternel, immuable du colibri, se dit le narrateur, tenancier juif d'une misérable boutique; il vient de se faire flinguer Lucien, son agent de sécurité, un homme peu superstitieux et qui avait simplement peur de la noirceur du grand midi. Mais il y a une autre disparition, plus douloureuse encore, celle de son ami et amant Fresnel. Il partira à sa recherche jusque dans les retranchements campagnards d'un hougan, prêtre vaudou qui lui annonce l'exil de son ami.

La quête se déroule sur fond de catastrophe naturelle du type de celle qu'Haïti vient d'essuyer. Elle se décline également dans la mémoire d'un passé et d'une passion douloureux. Je suis juif blanc, fils d'épicier de province; Fresnel est mulâtre de cette même province. Ces signes extérieurs ont bloqué l'accès à ma nudité. Mon passé est protégé d'autant que ce pays est amnésique... le passé est lâché dans la brume des aurores. Et la fuite s'impose comme unique héritage.

Juif et homosexuel

Jean-Euphèle Milcé adopte la double marginalité juive et homosexuelle pour crier une identité et une sensualité volées: Plus jamais je ne retrouverais une oreille religieuse pour écouter la chanson de mes nuits agitées. Plus jamais de mains saintes sur ma peau d'enfant. Et l'auteur fait le procès d'un prêtre révolutionnaire, le Père Lachenet, qui ressemble étrangement à un autre voleur d'espoirs, Aristide.

Renaître de la mort

Le récit se déroule sur plusieurs niveaux de narration principalement sur le mode de l'intériorité souff-

frante. Les événements sont crachés par voix radiophonique, le texte finissant par s'épuiser sur le mode épistolaire. Le narrateur laissera-t-il libre cours à sa révolte ou persiste-t-il à revendiquer l'exil permanent? Il y aura toujours les lieux pour renaître de la mort à partir de la ville qui a dessiné les contours d'une alliance de cœur et de sens. Dans sa propre errance, l'auteur ne fera que poser un regard affûté à la nuit vaudou: La nuit m'accueille avec une brise légère. J'allume mon cierge. La flamme vacille se couche. Elle tient bon. J'ai même l'impression qu'elle manipule le vent. Elle est si fragile, si petite devant tant de fureur, et pourtant elle reste fidèle à sa mission de faire fondre la cire. Elle s'éteindra avec une sensation de travail bien fait. Je suis une flamme et j'invente les raccourcis et les escaliers pour ma route.

Un État de mouches

Ce premier récit de rêves séquestrés s'inscrit comme un petit courant froid dans le maelström du patriarce René Depestre quand ce dernier annonce: «le peuple haïtien barbote dans les décharges publiques de l'histoire, aux prises avec tous les maux du monde.» Milcé ajoute ceci: «Quand les mouches volent, il est impossible de deviner leur sexe. Surtout ici, c'est un État de mouches. Elles empoisonnent tout avec passion.»

Jean-Euphèle Milcé a un pied en Haïti, l'autre dans le Jura et son nid dans le canton de Fribourg

Jean-Euphèle Milcé est une voix en Haïti. Il publie ses premiers textes dans le cadre des Vendredis Littéraires de l'Université Caraïbe animés par le romancier Lyonel Trouillot (qui est déjà venu dans le Jura au Soleil à Saignelégier). Sa for-

mation de linguiste et de bibliothéconome l'a poussé dans des projets de gestion de bibliothèques romandes. Son épouse étant une Fribourgeoise de Boécourt, le romancier a noué des attaches avec le Jura. Aujourd'hui, il vit à Neyruz dans le canton de Fribourg. Mais il n'oublie pas la mégapole de son île.

— Vous écrivez à propos de Port-au-Prince : Dieu a choisi cette ville pour expérimenter son concept de l'enfer. Ce premier roman serait-il un antidote contre ce que l'écrivain René Depestre appelle les gesticulations autodestructives des Haïtiens ?

— Vous savez, je ne suis pas au niveau de René Depestre. Je travaille avec le regard, je regarde comment la ville essaie de survivre. C'est la ville la plus laide et la plus dangereuse de l'île. C'est une république dans la République, qui fonctionne avec ses propres codes. Des codes de violence surtout. Port-au-Prince comptait vingt-cinq mille habitants en 1958, elle a pratiquement deux millions d'habitants aujourd'hui avec son agglomération.

— Si je comprends bien en vous lisant, c'est une ville où l'on ne peut faire ses racines ?

— Il ne peut y avoir des racines à Port-au-Prince. C'est une capitale où tout le monde est en transit. Personne ne s'attache à cette ville, personne ne s'occupe ni de son histoire, ni de son destin. De plus elle est squattée par la politique, squattée par la violence, et heureusement squattée parfois par les écrivains.

— Pourtant il n'y a pas beaucoup d'écrivains qui ont décidé de rester, à part Lyonel Trouillot et Frankétienne...

— C'est un choix lourd mais c'est un très bon choix. Au-delà de l'attache à cette ville qui inspire l'écrivain, il faut avoir les moyens d'y rester, et surtout l'envie et le courage.

— Existe-t-il un espoir pour le pays ?

— Tout est permis. Si je parle sans porter un regard sur l'histoire de l'humanité, je peux perdre espoir. Haïti est un pays encore très jeune. Il a à peine deux siècles. Il n'y a pas de structure qui mette le pays sur les rails du mieux-être.

— D'un autre côté, arrivez-vous à vivre, à écrire en Suisse ?

— Oui, surtout dans le tram.

— Toujours cette situation de transit ?

— Oui, j'aime l'errance, je suis un migrant. Je ne vis qu'avec le voyage.

— Qu'allez-vous raconter dans vos prochains récits ?

— Je veux essayer d'épuiser le thème de l'exil et de l'absence.

— Ici le personnage n'est pourtant pas complètement déraciné ?

— Mon personnage du Juif errant s'inscrit dans une perception universelle de l'errance.

— Comment ce premier roman est-il perçu ?

— Il a très bien, trop bien décollé même.

— À cause du Prix Georges-Nicole ?

— Aussi. Mais l'important pour moi c'est d'avoir pu greffer de la poésie dans un texte long. Je pensais que le fait d'être dans un texte linéaire, il fallait y aller avec le marteau-piqueur et que le fait d'y insérer de la poésie donnait un statut expérimental à l'écriture. Or il n'en est rien. C'était une bonne surprise pour moi de constater que les lecteurs ont aimé cette poésie qui traverse le livre de long en large et de bas en haut. C'est encourageant.

YVES-ANDRÉ DONZÉ,

Le Quotidien Jurassien 29 mai 2004

Ce court roman a obtenu cette année le Prix Georges-Nicole, une distinction qui récompense un auteur de langue française, suisse ou résidant en Suisse, qui n'a jamais été édité. Surprise : l'écrivain couronné en 2004, Jean-Euphèle Milcé, nous vient d'Haïti, où il a étudié la linguistique appliquée et appris la gestion de documentation et de bibliothèques ; ayant épousé une Fribourgeoise, il est établi depuis quatre ans non loin de la Sarine.

Il n'est guère surprenant que le récit se déroule à Port-au-Prince, cette « ville-laboratoire de l'enfer » mais aussi ville de transit (nous affirme le narrateur, qui n'est pas l'auteur du livre) où l'on peut *rencontrer des pédophiles directeurs d'école, des arnaqueurs administrateurs d'aide humanitaire et des nazis aumôniers de prison*.

Le roman se déroule à une époque que l'auteur ne date pas, mais qui est visiblement celle de la dictature, celle d'un « président à vie » peu inspiré par les principes démocratiques. Quant au narrateur, qui n'est pas un indigène, il se présente comme un commerçant juif, blanc, homosexuel et étranger, bien que ses ancêtres se soient installés en Haïti depuis plus d'un siècle ; il décide d'émigrer sous des cieux plus cléments, après avoir fait le compte des absents et des disparus, car à Port-au-Prince *personne n'a osé mourir de mort naturelle...*

L'assassinat par un policier, quasiment sous ses yeux, de son agent de sécurité et accessoirement son ami, a valeur d'alarme : il est préférable, et probablement salvateur, pour lui de fuir l'île. Mais, auparavant, il lui faut rassembler des informations sur un autre ami qui, ancien camarade de classe, n'a pas donné de nouvelles depuis trop longtemps : est-il mort lui aussi, croupit-il dans les geôles gouvernementales ou a-t-il réussi à fuir en République dominicaine voisine, voire en Floride ?

Pour en avoir le cœur net, Jeremy Assaël – tel est le nom du narrateur – s'en ira trouver successivement un puissant missionnaire américain, puis un grand maître de la nuit haïtienne, enfin le patron de toutes les sociétés secrètes de la moitié du pays – un homme qui pratique le rituel vaudou, ce culte animiste que l'on associe ordinairement à Haïti. Et c'est par ce canal, certes inhabituel, et même, plus précisément, par la voix de son agent de sécurité assassiné..., qu'il obtiendra l'information dont il a besoin avant de quitter, clandestinement suppose-t-on, le pays en toute liberté d'esprit.

Le roman de Jean-Euphèle Milcé est à notre avis intéressant par la description d'un milieu qu'enrobent l'anxiété et la crainte du présent autant que de l'avenir et par l'atmosphère qui se dégage de cette permanente incertitude. Il vaut aussi par son style d'écriture très imagée, souvent originale. Techniquement aussi : l'auteur intercale dans son récit des informations radio-phoniques qui permettent au lecteur d'accomplir chaque fois que les nouvelles « tombent », un nouveau pas en avant dans la compréhension des événements ; on peut à cet égard se rappeler l'importance que revêtent, dans *Les Conquérants*, d'André Malraux, les *radios* affichées à intervalles réguliers sur un bateau qui se rapproche chaque jour davantage de sa destination, en Extrême-Orient.

Rappelons que les lauréats du Prix Georges-Nicole voient leur manuscrit publié chez Bernard Campiche, l'éditeur d'Orbe.

BERNARD VIRET,

Journal de Sainte-Croix et Environs, 4 juin 2004